

blics (M. McIlraith), le ministre des Transports (M. Pickersgill), le ministre de la Défense nationale (M. Hellyer) et le premier ministre (M. Pearson)—mais je m'en tiendrai au dernier. Voilà les paroles qu'il a prononcées en 1956 pour nous couvrir de ridicule:

L'opposition, bien entendu, prétend—elle le fait souvent—être bâillonnée. Si c'est vrai, monsieur l'Orateur, c'est le groupe le plus bruyant de députés bâillonnés que l'histoire ait connu.

Ces paroles ont, par la suite, anéanti le gouvernement dont le très honorable représentant était à l'époque secrétaire d'État aux Affaires extérieures. Le ministre des Travaux publics dit que le débat dure depuis plusieurs jours. Permettez-moi de citer ce que Laurier a dit à propos des débats. Je me reporte à la page 7651 du compte rendu de 1912-1913:

On nous a accusés d'avoir retardé les affaires de la Chambre, de l'avoir empêchée de travailler. Monsieur l'Orateur, je nie cela entièrement; cette assertion ne repose sur aucune base.

Plus loin il a dit ceci:

Il est vrai, monsieur l'Orateur, que nous avons combattu l'adoption d'une certaine mesure; il est vrai que nous avons combattu le projet d'aide à la marine. Nous l'avons combattu de toutes nos forces; nous avons invoqué à son encontre tous les moyens autorisés par le Règlement de la Chambre. Va-t-on prétendre que, dans l'exercice de ce droit d'intrépidité opposition, nous avons fait quoi que ce soit qui fût contraire aux traditions les plus saines du gouvernement parlementaire?

Puis il a traité de la longueur du débat et, en réponse à une intervention, il a signalé ce détail, comme on le voit à la page 9726 du compte rendu de la même session. Je vais citer l'intervention d'abord:

Mon très honorable ami sera assurément disposé à admettre que dix-neuf ou vingt jours suffisent pour la délibération de tous amendements.

Sir Wilfrid Laurier: Je ne l'admets aucunement. Je pourrais indiquer des projets de loi de moindre importance auxquels le comité plénier a consacré trente jours de délibérations...

Le ministre a fait allusion aux coutumes parlementaires britanniques. Sir Wilfrid Laurier a dit, à la page 9534 du même harsard, qu'il était courant, au Royaume-Uni, de prolonger les débats en comité une, deux ou trois semaines. Puis il a évoqué, sans sortir du domaine des généralités, ce genre de situation.

Pourquoi ce débat, monsieur l'Orateur? Parce que nous n'avons pas réussi à obtenir des réponses aux questions que nous avons posées. (*Applaudissements*)

Je vais citer maintenant des paroles qui deviendront immortelles, car elles sont caractéristiques de l'absence d'égotisme du ministre de la Défense nationale. Toutefois, au préalable, je soulignerai que, ces dernières semaines, on a servi aux Canadiens une pléthore

de communiqués publiés par le représentant du ministre—de la sottise organisée quoi.

• (3.20 p.m.)

Je ne puis laisser passer l'occasion de rappeler un incident qui a eu lieu aux États-Unis, vu sa similitude avec ce qui se passe aujourd'hui. En 1942, William M. Lee, le père des unités aéroportées américaines, a été le premier officier à commander une de ces divisions. Il avait le grade de major-général, chose que, bien entendu, nous ferions mieux de passer sous silence en ce moment. La coutume était alors que chaque para saute de l'avion qui l'avait transporté au cri de «Geronimo». Geronimo était un rebelle de la tribu des Apaches qui avait causé de la tablature aux Américains. Lorsque le major-général Lee a été muté à une autre unité, c'est le général Maxwell Taylor qui a pris sa place. Ce dernier donna l'ordre aux paras de sauter au cri de «Bill Lee» au lieu de celui de «Geronimo». L'histoire est un merveilleux terrain d'étude. Il ne s'agit peut-être que d'une coïncidence, mais le fait d'avoir changé ce cri fut la cause de beaucoup de désordre et de confusion. Revenons aux événements actuels. Le ministre de la Défense nationale et le gouvernement sont dans un bel état de désorganisation et manifestent un tel manque de préparation qu'ils pourraient bien pousser le même cri.

Cette fois-ci les généraux, les amiraux et les maréchaux de l'Air ont été mis au rebut. Leur opinion n'a aucune valeur. Le ministre l'a dit au cours de ses remarques: «Nous devons utiliser l'intelligence que Dieu nous a donnée pour prendre des décisions.» Je demande au premier ministre, lorsqu'il parlera...

Le très hon. M. Pearson: Je ne m'en donnerai pas la peine.

Le très hon. M. Diefenbaker: Ne prendra-t-il pas la parole?

L'hon. M. Starr: Il ne s'en donnera pas la peine.

Le très hon. M. Diefenbaker: Il ne s'en donnera pas la peine. Cela montre bien comment le premier ministre se moque du Parlement; il ne se donnera pas la peine de parler. Est-ce parce qu'il a pris cette attitude extraordinairement peu reluisante, à Vancouver, lorsqu'on lui a demandé son avis sur l'avortement? Comme on lui demandait qu'elle était sa position à cet égard, il a répondu: «J'ai des idées bien arrêtées à cet égard». «Lesquelles» lui a-t-on demandé? «Ménager la chèvre et le chou» a-t-il répondu. Il ne se donnera pas la peine de répondre!